

## Recalibrer le réel Le cinéma de Laurent Cantet

Jean-Philippe Gravel

Volume 36, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN


0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (2018). Recalibrer le réel : le cinéma de Laurent Cantet. *Ciné-Bulles*, 36(2), 24–29.



Portrait Le cinéma de Laurent Cantet

# Recalibrer le réel

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Dix ans après le palmé **Entre les murs** (2008), Laurent Cantet, à la suite de son incursion dans la coproduction canadienne-anglaise (**Foxfire, confessions d'un gang de filles**, d'après Joyce Carol Oates, 2012) et d'un tournage à Cuba (**Retour à Ithaque**, 2014) propose, avec **L'Atelier** (2017), une de ces fictions de terrain si bien attachées aux questions de notre temps qu'elle paraît désormais former une tétralogie avec **Ressources humaines** (1999), **L'Emploi du temps** (2001) et **Entre les murs**. Entre deux aventures où il se risque dans des avenues différentes (non seulement avec **Foxfire...** et **Retour à Ithaque**, mais aussi **Vers le sud**, 2006, adaptant des nouvelles de Dany Laferrière), c'est à un terrain de réalités complexes et ancrées qu'il retourne débattre avec cet art remarquable d'esquiver toute simplification ou conclusion hâtive qui le caractérise, dans « un cinéma qui échappe à tout message, à toute thèse et qui ne se laisse attraper par aucun filet idéologique », pour reprendre une expression assez heureuse d'Anne Diatkine dans *Libération*<sup>1</sup>.

C'est ainsi que le cadre fictif de **L'Atelier** tient presque de la « suite » d'**Entre les murs**. Le décor est celui de la communauté de La Ciotat et de son chantier naval, mais aussi son décor apparemment ensoleillé et enchanteur avec ses calanques. Cependant tout ne brille pas ici de l'éclat de la carte postale. Au chantier naval qui s'est reconverti en port de bateaux de plaisance à la suite d'une grève qui commence à s'oublier, il y a la misère et la précarité des jeunes en panne de débouchés comme d'idéologies. Dont celle de ce petit groupe multiethnique que Pôle Emploi a choisi pour un stage de formation atypique où, sous la guidance d'une romancière à succès, Olivia (Marina Foïs), ils doivent concevoir et écrire ensemble un roman policier.

Questions de transmission entre les générations, rapports diversement contestés entre le maître et l'élève, confrontation des visions du monde (et de soi) de tout un chacun durant un moment de « passage » : la prémisse de **L'Atelier** continue celle d'**Entre les murs**, dont on se rappelle la classe de lycéens qui était impliquée, bon gré mal gré, dans une activité pédagogique consistant à faire et à présenter leur autoportrait. Et si **Entre les murs**

était aussi un film sur le langage où la discordance permanente soulignait la difficulté d'établir un terrain d'entente entre les personnages et les rôles (propice au relais du savoir), **L'Atelier** est un film sur la narration, sur la parole que peut libérer le recours à la fiction, aux libertés d'expression accordées par le devoir de créer une histoire. Le polar servira de prétexte pour tendre le micro à l'expression d'un certain mal-être et à une relation difficile avec le milieu, sous l'alibi d'avoir à nourrir en commun une réflexion autour du récit policier à faire. On comprend vite qu'en tâchant d'inventer une histoire criminelle, nos écrivains en herbe n'en apprennent pas seulement sur la gestion des niveaux de langage, des points de vue narratifs et de la séparation des pensées et du vécu de l'auteur d'avec ceux de ses personnages. Le groupe se met aussi à table pour imaginer une scène de meurtre en se demandant quelle est la nature de la victime, quels sont les mobiles de l'assassin et quel sera son mode opérationnel. Et à la frustration devant un avenir bouché et l'ennui vécu au quotidien, les attentats de Nice et du Bataclan, les vidéos de Daesh et la montée des intolérances s'infiltrèrent aussitôt dans la discussion de façon explosive et « confrontationnelle ». Particulièrement à cause d'Antoine (excellent Matthieu Lucci), qui se révèle à la fois l'élément le plus imprévisible du groupe et le plus insaisissable et attirant pour Olivia.

Tournées à la manière Cantet — en continu dans leur lancée avec deux ou trois caméras à l'affût des réactions et des irruptions spontanées —, les disputes nous immergent d'emblée dans un bassin d'opinions et d'idées qui se télescopent, dans un cadre qui relève autant d'un ancrage social spécifique (disons celui d'une jeunesse précaire et multiethnique du sud de la France) que d'un ensemble de données universelles (principalement ici : le rôle majeur accordé à la domination d'Internet et à la « culture de l'image »). Et l'on jubile aussi de voir s'aligner les preuves : **L'Atelier** sera un de ces films où le récit de Laurent Cantet va s'engager dans une espèce de partie d'échecs où il s'agira de jouer et de déjouer, de s'esquiver des horizons d'attente non seulement du film à thèse ou à message, mais aussi en récit destiné à se conclure sur une tragédie ou sur un fait divers.

Pour l'exprimer autrement : dans **L'Atelier**, qu'il soit sans cesse question de meurtre, de tensions sociales et raciales, de montée du terrorisme et de l'extrême droite n'est pas prétexte à faire basculer

1. DIATKINE, Anne. « "L'Atelier", une classe au-dessus », *Libération*, Édition Internet, 10 octobre 2017. (page consultée le 7 février 2018)



le récit du côté de l'escalade bonne à défrayer la chronique (si elle était vraie). Laurent Cantet s'y est presque toujours refusé. À notre connaissance, il n'y a que **Foxfire...** qui déroge à la règle. En racontant les combats et les épreuves d'un groupe d'adolescentes féministes (à une époque, les années 1950, où le terme circulait peu), Cantet montre l'évolution à travers maintes péripéties d'une commune improbable dont les rôles sont plus typés que d'habitude, et dont le destin ira effectivement jusqu'à un kidnapping et une mort accidentelle. Sur ce plan, **Foxfire...** fait figure d'intéressant semi-échec qui voit Cantet se frotter à la réalisation d'un film d'époque ayant l'allure d'une fable sociale pour public adolescent, tourné dans une langue étrangère qu'il avoue mal maîtriser.

Ce qui n'empêche pas sa morale de conteur de chercher toujours à recalibrer les enjeux et les thèmes dont il traite vers le domaine du quotidien et de ses confrontations ordinaires : « Je pense qu'aussi bien Robin Campillo<sup>2</sup> que moi avons le souci de ne pas être didactiques du tout. Et quand bien même un des centres névralgiques d'un film est son regard sociologique ou politique sur un état du monde, on a envie que ça n'intervienne presque [qu'en] sous-texte. On ne veut pas faire un traité de sociologie [:] je pense que ce qui nous intéresse [...], c'est de voir comment fonctionne un groupe [et] d'inclure nos histoires dans un contexte microcosmique qui représente le monde dans lequel on vit. [Et j'ai] envie que le discours soit noyé dans une énergie qui dépasse le sens initial de celui-ci<sup>3</sup>. »

Le sous-texte reste toutefois présent et tient un rôle important auprès du spectateur, car il dessine un horizon d'attentes dont découle un certain suspense (les films de Cantet en sont pleins). Cette tension joue sur l'expectative de voir si l'histoire dérapera ou non du côté des détonations de l'actualité. **L'Atelier** mise sur cette appréhension que le film

s'engage sur la voie de drames réels, comme (ici) les attentats de Nice, du Bataclan ou de Charlie Hebdo, tous âprement discutés dans le film. Il joue de cette expectative comme jamais Cantet ne l'avait fait depuis que **L'Emploi du temps** avait pris l'affaire Jean-Claude Romand pour modèle, en tablant sur les similarités entre Vincent (Aurélien Recoing), cadre récemment limogé qui cache sa situation à sa famille en s'inventant un emploi d'envergure à l'ONU, et Jean-Claude Romand, qui à bout de ressources et sur le point d'être découvert après 18 ans de mensonges, a assassiné sa famille et ses parents en janvier 1993 : tragédie tristement célèbre qui a fasciné et bouleversé l'opinion publique.

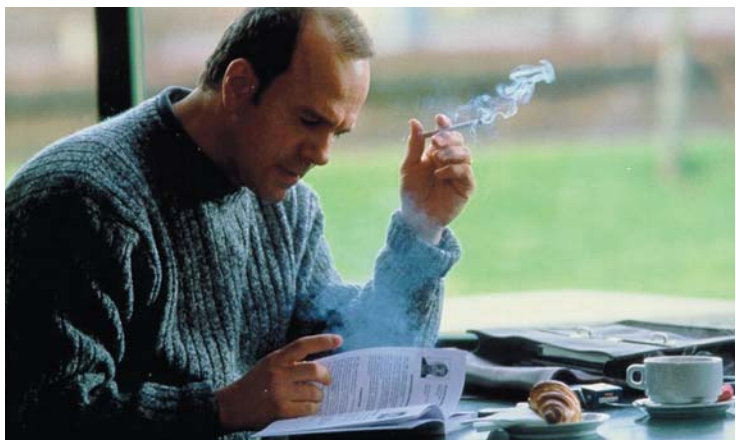
Or, l'histoire de **L'Emploi du temps** refuse de céder à cette conclusion, d'explorer le même terrain que le roman *L'Adversaire* de Jean-Claude Carrère (qui documente le procès de Romand) et son adaptation cinématographique par Nicole Garcia avec Daniel Auteuil (1999). Il vise autre chose. « Moi ce qui m'intéressait c'était être avec [Vincent] et pouvoir le regarder sans le juger. [Or] si on arrivait à la tuerie, je ne pouvais plus avoir ce rapport. Ce n'était pas le monstre qui m'intéressait [...]<sup>4</sup>. » Au fil de **L'Emploi du temps**, le « vrai » Vincent, que nous apprenons à connaître, à travers ses aveux comme ses mensonges, ne se révèle pas le jumeau attendu de Jean-Claude Romand. C'est plutôt une espèce d'*outsider* — non sans avoir en lui du poète et du rebelle sous le costard-cravate — pour qui la vie rêvée serait, fondamentalement, un long *road trip* passé seul au volant de sa voiture. Le film gagne au jeu d'esquive qu'il négocie avec les attentes si la tristesse du sort de Vincent, ramené par ses obligations familiales et les influences haut placées de Papa dans le droit chemin d'une carrière en entreprise qui ne lui dit rien, suscite la sympathie du spectateur, sensible à cette fin en forme de capitulation.

Cela nous amène à relever cette autre tension, dans les films de Laurent Cantet, entre le désir de liberté (ou d'utopie) et la pression exercée par l'exigence des rôles et des places sociales assignées. « Elle est où ta place? » : la question sur laquelle se terminait **Ressources humaines**, le premier film de cette série, n'a pas fini de résonner. Qu'il s'agisse

2. Habituel coscénariste (et occasionnel monteur) de Laurent Cantet depuis **L'Emploi du temps** (2001), il devrait se savoir que Robin Campillo a manqué de justesse la Palme d'or 2017 (au profit de **The Square** de Ruben Östlund) avec son troisième long métrage, **120 battements par minute**, sur les débuts du mouvement « Act Up-Paris ». Le lecteur peut d'ores et déjà envisager que tout ce que le présent article dit de bien des films de Laurent Cantet inclut **120 battements par minute** sans réserve.

3. GRÉGOIRE, Thibaut. « Tirer sur la Lune : Interview avec Laurent Cantet pour "L'Atelier" », *Rayon Vert*, Édition Internet, 7 novembre 2017. (page consultée le 20 février 2018)

4. Rencontre avec Laurent Cantet en classe de maître au Forum des images à Paris, janvier 2013. (vidéo consultée le 20 février 2018)



L'Emploi du temps, Ressources humaines, Foxfire, confessions d'un gang de filles et Entre les murs

de l'école, du monde de l'entreprise ou de celui des stages de réemploi; qu'il s'agisse plus généralement des disparités de classe ou ethniques qui semblent déterminer d'avance les chances et le destin des individus, Laurent Cantet mène, au sein de ces structures de groupe, de ces microcosmes sociaux et de ces institutions, des enquêtes de terrain qui refusent de conclure si ce qui s'y joue favorise les progrès et les réalisations ou reconduisent plutôt l'ordre établi avec ses injustices.

Son récit va alors tirer sa force à faire advenir une crise dans l'ordre de ce monde dont les places sont soudainement ébranlées et remises en cause. Cette crise, c'est dans **Ressources humaines**, quand Franck (Jalil Lespert), le brillant stagiaire en administration, se rebelle contre les patrons pour soutenir une grève ouvrière à laquelle s'oppose pourtant son père, ouvrier depuis 30 ans, qui a toujours respecté la hiérarchie (même quand celle-ci s'apprête à le limoger). C'est le désir de Vincent que puisse exister une vie hors de la « carrière » où le pousse son milieu dans **Ressources humaines**.

C'est aussi la mise à l'épreuve et l'attaque de l'autorité du maître vécues sur une base quotidienne dans la classe de François (François Bégaudaud, lui-même ancien instituteur) dans le lycée d'**Entre les murs**. Et c'est enfin le trouble fait d'attraction-répulsion que ressent l'écrivaine Olivia en présence d'Antoine, qu'elle croit sensible aux idéologies d'extrême droite, et qui bouscule ses certitudes au point de la plonger dans une panne d'écriture.

La méthode d'enquête-création qui arrive à ces résultats, Cantet la développe dès qu'il propose à Pierre Chevalier, pour **Ressources humaines**, un dispositif de réalisation qu'il perfectionnera par la suite: «N'étant pas d'un milieu ouvrier, je ne pouvais faire que des hypothèses sur ce qui se tramait [dans ce monde où] peu de gens savent ce qui [se passe]. Mon scénario [de départ n'était qu'une] suite d'hypothèses à vérifier et à nourrir d'expérience. C'est ainsi que m'est venue l'idée d'un *casting* fait parmi des gens dont c'était la vie réelle: des patrons pour jouer des patrons, des ouvriers pour jouer des ouvriers, et faire des répétitions





Antoine (Matthieu Lucci) observe Olivia (Marina Foïs) dans *L'Atelier* — Photo: Jérôme Prébois

avant d'écrire le scénario<sup>5</sup>. » Ce genre de travail préparatoire fondé sur l'improvisation se révèle particulièrement fort dans **Entre les murs**, fruit d'un atelier tenu pendant un an dont le résultat déroge complètement aux dénouements édifiants des films d'école ou de relation prof-élèves, comme **Être et avoir** ou **Dead Poets Society**. Aucune résolution édifiante dans **Entre les murs**, plutôt le désarroi de l'irrésolution d'une élève qui, en conclusion du film, avoue à son prof d'un air désolé croire n'avoir rien appris au courant de l'année qui s'achève: « Je ne comprends pas ce qu'on fait [ici]. »

Dix ans après, **L'Atelier** retourne à cette méthode (et quasiment aux mêmes personnages) où s'affirme le « génie [de Cantet] pour créer un dispositif qui capte à la fois l'instant du tournage, la fiction, et tout ce qui la rend vraie, vivante, indocile, imprévisible, révélatrice du temps présent », comme l'exprime Anne Diatkine. Ce qui en ressort de nouveau, c'est l'importance croissante accordée par Laurent Cantet au langage. Le rôle que tient le langage dans le maintien de l'ordre, mais aussi dans les façons d'y résister; rôle qui peut être autant celui d'un instrument de contrôle que d'un indispensable allié dans la conscientisation de soi qui conduit à l'émancipation et à la connaissance.

Vérités, mensonges et compromis: il y a tant d'enjeux de pouvoir et de faits politiques qui se

5. *Ibid.*


trament avec la manipulation des mots. **Ressources humaines** confrontait déjà, dans ses salles de réunion, la phraséologie proaustérité et néolibérale des patrons aux protestations syndicales d'une certaine et mémorable madame Arnoux à qui l'on ne la faisait pas (inouvable Danielle Mélador). Quant au jeune et naïf Franck (Jalil Lespert), ses illusions devaient commencer à tomber quand le questionnaire de consultation des ouvriers que ses supérieurs l'avaient encouragé à préparer se voyait tendancieusement reformulé en questionnaire à choix de réponses, « sans quoi les ouvriers n'y comprendraient rien ». De même, c'est aussi parce que le Vincent de **L'Emploi du temps** maîtrise la langue des affaires qu'il parvient à persuader son entourage de son nouveau poste d'envergure et à fabriquer de mirobolantes occasions d'affaires sur lesquelles d'anciens collègues ou amis miseront leurs économies. Par ailleurs, la technologie y montre déjà son double rôle d'écran et de voile à la transparence dès l'une de ses premières scènes, quand Vincent raconte à sa femme au téléphone cellulaire qu'il se rend à un rendez-vous important, alors qu'il est plutôt dans sa voiture devant un arrêt d'autobus scolaire au milieu de nulle part.

Le choix d'installer **Entre les murs** dans une classe de français mettait vraiment le thème linguistique à l'avant-plan — quasiment au point d'en faire un métafilm, une métafiction. Parce que dans **Entre les murs**, l'interminable bagarre verbale qui oppose la classe au professeur dans un mouvement

de contestation permanente prend racine dans des questions qui portent sur la langue qu'on enseigne, il en souligne l'importance et les difficultés. À quoi sert-il de connaître l'imparfait du subjonctif? « Plus personne ne parle comme ça, monsieur. » Les élèves s'insurgent contre cette langue élitiste qui les exclut avec ses niveaux d'étiquette et ses concordances de temps pour déchaîner l'insolente liberté de leur langue de la rue contre celle de l'institution et de ses procédures. Quand le professeur poussé à bout laisse échapper le mot de « pétasse », c'est le naufrage et il doit descendre « entre les murs » de la cour de récré pour confronter les élèves sur leur propre terrain. Dans une ambiance de lynchage qui rappelle les réactions virales des médias sociaux, c'est à lui que sera infligée une terrible leçon sur le sens des mots, celui de « pétasse » en particulier. La question de la langue s'infiltré partout, elle achoppe sur la moindre intonation et le moindre choix lexical, et « on voit, on croit comment, si chacun s'entendait sur le sens des mots, les choses iraient un petit peu mieux », de dire Cantet, commentant le film<sup>6</sup>.

Terrain d'entente similaire auquel aspire **L'Atelier**, où il ne s'agit pas cette fois d'apprendre la langue, mais de dire et d'écrire une histoire qui soit un miroir déguisé de soi. Cette question de la parole et de l'écriture semble se poser comme jamais dans une société de l'écran qui permet déjà de se raconter et de s'inventer des rôles sur des plateformes qui se multiplient. **L'Atelier** fait de cette donnée un élément indispensable à l'intrigue, où l'on se sert d'Internet autant pour se créer une image que pour enquêter sur l'autre. Se jaugeant, Antoine comme Olivia explorent tôt ou tard l'empreinte Internet de l'autre afin de mieux le connaître. Olivia a ses entrevues médiatiques et télévisées; Antoine, ses captations de conférences de gourous d'extrême droite et ses « home movies » inquiétants où il fanfaronne avec ses amis et un revolver, et les questions se creusent au lieu de trouver des réponses. « Je ne suis pas de la police, mais que vous racontez-vous en vous montrant sous ce jour-là? », demande Olivia à Antoine au cours d'un entretien tendu. C'est bien la question, car **L'Atelier** interroge les tentations qu'apporte à une jeunesse désœuvrée la possibilité, par exemple, de s'autoreprésenter *via* le monde virtuel — en guerrier héroïque (dans les jeux vidéo) ou en

kamikaze révolutionnaire sur la voie d'un glorieux massacre. Le suspense monte d'un cran quand Antoine défend, pour le polar en préparation, la thèse d'un meurtre gratuit, que n'encourage aucun motif religieux, homophobe ou de classe, préférant celle d'un « crime commis par ennui, par envie de tuer pure et simple », ce qui a le tour ironique d'écoeurer ses camarades, pourtant habitués aux images atroces et virales, des attentats de Daesch à la tuerie de Columbine.

On ne se rassurera pas d'apprendre que Laurent Cantet parvient une fois encore à éviter, dans **L'Atelier**, une résolution dramatique prévisible. Celle qu'il choisit ne nous épargnera pas de ressentir les causes d'un malaise social aussi profond que difficile à épingle. Chose certaine, ce qu'on appelle « information » aujourd'hui semble à ce point contaminée par une Babel de généralisations, de « faits alternatifs » et d'idéologies de tous poils qu'une des responsabilités de la fiction sociale consisterait à refuser ces vues en surplomb, de tâcher de nous dérouter autrement en recalibrant le tout à une échelle plus humaine. « S'inscrire dans l'époque sans ruser avec elle, » de dire Cantet: rappeler que les « enjeux » sont d'abord des histoires individuelles, et que le début d'une compréhension, tant de l'autre que de soi, doit passer par la communication et l'écoute d'une parole qui tâche autant que possible d'atteindre la justesse de l'expérience: « Le politique ne m'intéresse que lorsqu'il est incarné<sup>7</sup> », d'affirmer Laurent Cantet. 

7. SOTINEL, Thomas. « Laurent Cantet: "Les très jeunes gens me donnent un peu d'espoir" », *Le Monde*, Édition Internet, 14 septembre 2017. (page consultée le 19 février 2018)



France / 2017 / 113 min

**RÉAL.** Laurent Cantet **SCÉN.** Robin Campillo et Laurent Cantet **IMAGE** Pierre Milon **SON** Olivier Mauvezin **MUS.** Bedis Tir et Édouard Pons **MONT.** Mathilde Muyard **PROD.** Denis Freyd **INT.** Marina Fois, Matthieu Lucci, Warda Rammach, Issam Talbi, Florian Beaujean **DIST.** MK2 | Mile End

6. Supplément DVD, scène commentée d'**Entre les murs**.